

A TRAVERS LE DOMINION ET LA CALIFORNIE

Londres, 1^{er} juin 1886.

Rien de remarquable à signaler, pour mes débuts, qu'une certaine inquiétude causée par mon insuffisance manifeste en anglais. Jusqu'ici, grâce à mon aimable cicerone, je m'en suis tiré, mais son secours ne m'accompagnera pas longtemps. J'arrive le plus souvent à me faire comprendre : c'est quelque chose; rarement à comprendre moi-même les réponses que je provoque et c'est une lacune grave dans l'existence d'un touriste. Enfin les dix jours de bateau me diront ce que je puis espérer de mes oreilles, car je suis condamné à dix jours de mer. Par une anomalie assez fréquente en ce monde, le trajet des bateaux filant droit sur Québec est beaucoup plus court que celui des paquebots se dirigeant sur New-York, mais, en revanche, le prix est plus élevé et la durée du voyage plus longue de deux jours. Oui, mais on a la compensation de rencontrer des glaces flottantes et de remonter de Belle-Isle à Québec, le plus beau fleuve du monde et voilà pourquoi je m'embarquerai jeudi sur un steamer de la Compagnie Allan.

Comme le comportait mon programme, je suis arrivé à Calais samedi soir et ce que j'y ai fait de mieux a été d'entendre la messe dimanche, car j'ai pu trouver le temps long, en attendant le départ du bateau. Calais ne possède de curieux que son hôtel de ville et une belle église; des remparts il ne reste rien; la ville depuis longtemps a fait éclater son corset trop étroit.

Londres naturellement est plus remarquable que Calais et trois jours sont insuffisants pour le visiter, quoique à la vérité, cette capitale ne m'ait pas séduit. Charing Cross, le quartier où j'habite, avec de grandes rues, de belles places, des constructions variées, m'a semblé ce qu'il y a de mieux. Je suis logé dans un très vaste et